LE BEAU TEMPS

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

LE BEAU TEMPS

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Pour la citation de la page 27 :
Marcel Delannoy, *Honegger*, Pierre Horay, 1953 © Albin Michel.

Pour les citations des pages 83 et 84 :
Manuel Cornejo, « Maurice Ravel et Maurice Jaubert.
Une relation musicale trop vite interrompue (1925-1928) »,
Cahiers Maurice Ravel, n° 15, 2012 [2013],
p. 86-114 © Manuel Cornejo.

Pour la citation de la page 111 :
Revue Giono, n° 6, 2012 © Sylvie Giono.

Pour la citation de la page 142 © Luce Vigo.

ISBN : 978-2-02-124153-2

© Éditions du Seuil, août 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Premier mouvement

L'Ariane est une donneuse. L'Ariane, la banlieue à l'est de Nice, est une donneuse de noms. Ariane en tout premier. Ariane, Maurice Jaubert. Maurice Jaubert est le nom du collège de l'Ariane où je suis invitée pour parler avec les élèves d'un de mes livres qui met leur quartier en scène. Les élèves ont dessiné sur le sol de la classe un parcours de galets cueillis dans le lit du Paillon, fleuve presque toujours à sec, fleuve-oued dont il est fait grand cas dans le livre et qui borde l'Ariane. Je me rappelle bien ces petits cailloux entre lesquels je me tiens pour répondre aux questions.

Je ne sais pas qui est Maurice Jaubert. Je ne sais pas qu'il est un compositeur de musique et qu'il est né à Nice, ce qui vaut à son nom d'apparaître sur la façade d'un collège qui est niçois et qui l'est si peu.

L'Ariane n'est pourtant pas une cité grise. Elle a le même ciel que Nice, le même beau temps.

Je ne sais pas non plus qui donne leur nom aux écoles ni de quelle manière on les choisit. Mais que le collège, bien tenu, vaste, clair, au cœur d'une poussée d'immeubles sans grâce, mais que le collège de l'Ariane classé en « zone sensible » porte le nom de Maurice Jaubert n'est peut-être pas insignifiant. Quand bien même Jaubert est issu de la bonne bourgeoisie niçoise, qu'il est un catholique fervent et pratiquant. Tous ceux qui ont connu Jaubert parlent de sa noblesse et de son empathie, de son engagement, il ne faut pas avoir peur du mot. Son engagement est à l'œuvre, d'abord et surtout, dans la musique qu'il écrit pour le cinéma, la musique dite populaire, c'est-à-dire pour tout le monde. Une musique populaire qu'il s'agit de réinventer comme il l'écrit dans la revue *Esprit* d'octobre 1934.

Je ne sais pas qui est Maurice Jaubert, son nom me dit pourtant quelque chose. S'il me retient autant, c'est que je le reconnais mais impossible de savoir où je l'ai connu. Je l'oublie.

Quelques mois plus tard, je revois un film de Truffaut que j'aime beaucoup, *La Chambre verte*. C'est même le film de Truffaut que je préfère. Le réalisateur y tient le rôle de Julien Davenne, un veuf inconsolable qui ne fait le deuil d'aucun de ses morts, à commencer par ses camarades de la guerre de 1914 dont des images d'archives mêlées à la musique de

Maurice Jaubert ouvrent le film. C'est le quatrième film, et le dernier, pour lequel Truffaut a fait adapter la musique de Jaubert que, tout jeune, il a découverte dans *Zéro de conduite* et *L'Atalante* de Jean Vigo. Davenne a *composé* une chapelle où les photos de ses morts sont animées par des centaines de flammes de bougies comme la caméra qui capte la lumière anime les vivants. Tout film n'est-il pas une chapelle ardente ? Le vivant y est fixé dans son mouvement et la mort n'y pourra rien. Brouillage des frontières : dans la chapelle, Truffaut a marié des photos de vivants et de chers disparus. Parmi eux, Maurice Jaubert en chef d'orchestre. C'est une photo extraite du film où apparaît Jaubert qui joue le rôle du chef d'orchestre quelques jours avant de partir pour le front, *Nuit de décembre* de Kurt Bernhardt. Il sortira en France en février 1941, après la mort de Jaubert. Il a les bras levés. Gros plan sur son beau visage, grave, aux traits réguliers. Je me demande si je n'écris pas ce livre à cause de ce visage. J'ai vu *La Chambre verte* plusieurs fois, mais il m'aura fallu cette rencontre au collège de l'Ariane pour que se fixent en moi son nom qui apparaît au générique et sa photo dans la chapelle.

J'écoute la musique de Jaubert, qu'elle soit de cinéma ou pas, tout ce que je peux trouver, je vois tous les films, j'observe les photos, les partitions, je lis tout, les archives, les innombrables lettres. Je

l'oublie de nouveau dans la douceur réconfortante des bibliothèques.

Une nuit, il se rappelle à moi. Je rêve que je marche avec lui. Il me tient par la main, je ne sais rien de sa vie ni de sa mort, je marche avec lui. Je marche avec lui comme s'il n'était pas mort, comme si je ne connaissais pas la fin. Je marche aussi avec sa mort.

Au début du mois de juillet les genêts font un mur épais, odorant, et jaune bien entendu. Là-bas, là-derrière, entre le bout du champ et le pied des buttes de marne grise. Buttes ou dunes, c'est selon la lumière, mais de toute façon arides absolument. Lorsque à partir de décembre 1923 Maurice Jaubert assure la chronique de « La quinzaine musicale à Paris » pour *Le Petit Niçois*, c'est sous le pseudonyme de Maurice Gineste. Gineste est le nom d'une maison familiale au Plan-de-Grasse. Familial, familier aux oreilles niçoises, Saint-Antoine-de-Ginestière, *lou gineste*, le genêt.

Il m'est impossible de me rappeler l'odeur des genêts. Je me rappelle l'odeur des lilas en l'absence des lilas, l'odeur des roses en l'absence des roses, mais celle des genêts, non, trop étrange, trop composite, elle nous prend toujours par surprise, au dépourvu, elle est si prenante en effet qu'elle supplante la couleur pourtant vigoureuse de la fleur, une odeur sucrée mais

enhardie par une note qui résiste aux mots. Je cours jusqu'au bout du champ pour vérifier une fois de plus sa résistance. Il fait très chaud sous un ciel d'orage, la couleur éclate. Si c'était le jaune qui avait pénétré le parfum, pas l'acide du jaune mais sa vivacité ? L'odeur du genêt est jaune.

Maurice Jaubert se tourne vers les genêts de l'arrière-pays de Nice et, au-delà, vers les montagnes. D'un côté la mer qui donne son tempo à la ville, de l'autre les mouvements des grandes vagues dont les sommets d'écume blanche dépassent souvent les 3 000 mètres. Maurice Jaubert naît avec le XX^e^ siècle, au moment où on commence d'explorer ces sommets, où on commence de les nommer comme les pas, les baisses, les pointes, la montagne tout entière qui jusque-là était aussi anonyme que les bergers, les chasseurs, les soldats ou les contrebandiers qui seuls la fréquentaient. Victor de Cessole, le chevalier de Cessole est le premier explorateur connu des cimes des Alpes-Maritimes et de l'Argentera côté italien. Avec ses guides fidèles qui laisseront aussi leurs patronymes à la montagne, Plent ou Ghigo, il ouvre des voies dans l'inconnu auquel il donne des noms après l'avoir amadoué à mains nues, chaussé de brodequins cloutés et muni d'une corde de chanvre. « Chevalier » n'est ici qu'un titre de noblesse, juste au-dessous de celui de baron, mais pour un jeune garçon de la trempe de Maurice

Jaubert, il ne fait pas de doute que la montagne a adoubé Victor de Cessole dont l'engagement au sein des œuvres caritatives niçoises ne doit pas être ignoré du jeune Maurice pas plus que sa grande érudition, Cessole léguera sa magnifique bibliothèque à la ville. En devenant membre du Club alpin français des Alpes-Maritimes dont Cessole est le président, il ne fait pas de doute que le petit Jaubert (il a quel âge ? Treize ? Quatorze ans ?) rêve de faire partie d'une noblesse qui ne doit rien à la naissance, d'un ordre qui se mérite. En écrivant le mot « ordre », je pense aussi à la foi de Maurice Jaubert. J'ai toujours trouvé assommant, lourd, pour ne pas dire suspect, ce rapprochement entre l'alpinisme et la quête spirituelle. Mais comme il s'agit de Jaubert, comme il est si jeune, éternellement semble-t-il, si joli avec ses cheveux bien lissés, sa raie très dessinée, son profil net, comme il est si fervent, je veux bien le suivre quitte à ne pas être très assurée.

Il a quel âge ? Treize ? Quatorze ans ? Toutes les fins de semaine comme on dit alors, il se rend à la montagne, les autres jours il raconte ses aventures aux camarades du lycée qui ne s'appelle pas encore Masséna, et ce sont bien des aventures, la montagne est presque encore intouchée comme la neige. La première station de ski est ouverte en 1909 à Peïra-Cava. Ce n'est pas très loin de chez moi. Un peu plus haut. La station de ski a périclité depuis. Maurice Jaubert

y est certainement allé avec le Club alpin français. Il y aura suivi Victor de Cessole dans des randonnées à ski, exaltantes, aux Granges du lac, à la Croix de Peïra-Cava, dans la forêt de la Maïris, à la cime du Pra de la Court. Le garçon est suspendu comme un petit ange au-dessus des saloperies du monde. Il aura le temps de se mêler, ce qu'il fera généreusement, sans réserve, sans craindre les abrupts, les territoires inexplorés, endossant le risque de tomber. Je regarde deux photos de Maurice Jaubert à la montagne, « Une ascension en 1915 » et « Au glacier du Clapier en juillet 1918 ». Tantôt il est assis sur une grosse pierre, accompagné de deux garçons de son âge, tantôt il est debout et regarde la vastitude. Dans les deux cas, il porte une tenue de ville, chapeau de feutre mou, chemise, cravate et veste boutonnée, comme on s'habille à l'époque pour grimper sur la montagne ou pour faire du ski, de la même manière que pour aller au lycée ou marcher sur la promenade des Anglais, hormis les chaussures à clous, chaussures à tricounis qui sont des clous en acier à pointes antidérapantes, inventés quelques années auparavant, en 1896, par le bijoutier genevois Félix Genecand, adepte des ascensions du mont Salève, et qui en eut l'idée en voyant un de ses amis mourir lors d'une chute causée par de mauvaises chaussures.

Maurice Jaubert est né avec le XX^e^ siècle, le 3 janvier

1900. Né avec le siècle neuf, il semble destiné aux choses neuves, tricounis comme cinéma, lui-même a l'air neuf, net et propre comme un sou neuf.

Un de ses amis du lycée aurait dit de lui qu'il était un peu trop bon élève. « On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans », je voudrais entendre à nouveau, à neuf, le vers trop connu de Rimbaud, entendre sa légère mélancolie, on n'est pas sérieux, mais grave, oui. Un peu trop bon élève. La phrase me touche, subtilement fielleuse peut-être quand il est de bon ton pour un artiste d'être un cancre, de traiter l'étude par-dessus la jambe. Il n'a d'ailleurs pas dix-sept ans quand il quitte le lycée, il obtient le bac en 1916, monte à Paris en septembre de la même année pour suivre à la Sorbonne des études de lettres et de droit, il sera à dix-neuf ans le plus jeune avocat de France. J'imagine le garçon, appliqué, fiévreusement appliqué, il ne peut rien faire à demi, déjà, ni l'alpinisme ni ses devoirs. Il ne pourra rien faire à demi, ni la musique ni la guerre pour finir, et le cœur se serre un peu.

Je trouve l'acte de naissance de Maurice Jaubert. Fascinants papiers officiels. Leur trop-plein de réalité m'éclate à la figure. Maurice est bien né le 3 janvier 1900 (« avant-hier », comme il est écrit sur l'acte qui date du 5 janvier) à trois heures et demie du soir, l'acte est écrit à la main, j'ai un peu de difficulté à le déchiffrer, Jaubert Maurice Jacques Joseph Eugène né de Jean François Honoré profession avocat âgé de vingt-neuf ans et de Faraut Adélaïde Marie Anastasie son épouse née à Nice profession aucune âgée de vingt-quatre ans. Maurice est né à Nice rue Gioffredo quarante-six. C'est sans doute là qu'il a vécu les premiers temps, avant l'avenue Notre-Dame, et c'est en face du vieux Nice, de l'autre côté du Paillon. Je connais d'autant mieux cette rue que j'y ai habité, un petit studio sous les toits, au 54, lorsque j'étais en khâgne au lycée Masséna. Le 46, tout près du lycée dont on aperçoit le dos, est un bâtiment

cossu, aujourd'hui grisâtre. On peut pénétrer facilement dans l'immeuble car le rez-de-chaussée est occupé par une compagnie d'assurances et les étages où devaient vivre les Jaubert par un lycée privé, le lycée Michelet, boîte à bac où vont les cancres de la bourgeoisie locale. C'est assez ironique. Maurice ne fut ni cancre ni bourgeois. Depuis Péguy, la critique de la bourgeoisie vise plus un esprit qu'une classe sociale. Maurice n'a pas été un cancre, il n'a jamais eu zéro de conduite, et il échappe si bien à la bourgeoisie et au particularisme local qu'il sera très lié à Jean Vigo dont le court métrage *À propos de Nice* n'est tendre ni pour les bourgeois ni pour la ville.

Si le « un peu trop bon élève » me touche c'est que je le fus, un peu trop bonne élève, tendue par la passion et la peur de déchoir. Pour cette raison, je regarde de près le carnet ayant appartenu à Maurice Jaubert, un carnet étroit et rouge vif où est écrit en lettres dorées *Petit lycée de Nice*. Ce petit lycée, composé de classes enfantines et élémentaires, fait partie du grand lycée, il est fréquenté par les enfants de la bonne bourgeoisie, ses programmes d'enseignement ne sont pas ceux des écoles primaires. Ni Édouard Herriot, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts dans les années 1920, ni Jean Zay, son homologue dans le gouvernement du Front populaire, ne parviennent à supprimer ces classes (et je m'applique en écrivant le

nom traîné dans la boue, le nom de Jean Zay qui sera assassiné par les miliciens). Chaque samedi, l'enfant devait faire signer le carnet par ses parents, les appréciations que sa maîtresse a écrites en rouge et en face de *conduite*, *leçons*, *devoirs* et *application*, « T. bien », le plus souvent, ou « Bien » quelquefois. En lisant les observations de la maîtresse, je pourrais presque voir le sourire avec lequel elle enveloppe le beau visage aux yeux brillants, le beau visage grave et ouvert du petit garçon qui ignore tout de la ségrégation sociale et qui plus tard la combattra. « Je suis très heureuse du retour de mon cher petit Maurice qui va vite rattraper le temps perdu » le 24 mars 1906, sans doute après une maladie de l'enfant, « Maurice travaille avec application, il me fait bien plaisir. Il a également très bien répondu à M. le Recteur » le 12 mai 1906, ou « Je suis très satisfaite de mon cher petit Maurice qui redouble d'efforts malgré la chaleur » le 24 juin 1906, et un peu de sueur perle à mes tempes comme il fait chaud dans mon bureau aussi.

Le père de Maurice s'appelle François plutôt que Jean, son premier prénom. Il est le fils de Modeste Jaubert, professeur, puis directeur de la bibliothèque municipale, et de Sophie Pellegrin. François est avocat. Il deviendra même le premier des avocats, bâtonnier du barreau de Nice. Il est un bon vivant, un homme plein d'énergie, partant pour l'inconnu, c'est lui qui

entraîne Maurice et ses frères dans les montagnes et leur donne le goût de l'alpinisme. Il est aussi mélomane, possède une voix de ténor et chante suffisamment bien pour se produire à L'Artistique, le tout nouveau cercle dont il est l'un des quatre membres fondateurs, un des premiers artistes et amateurs éclairés, jeunes et enthousiastes, qui en 1895 décident de se doter d'un lieu où on pourra entendre des concerts « sérieux » mais aussi des chansons rosses qui épinglent les notables niçois, voir des expositions, danser lors de magnifiques bals costumés, jouer au bridge, faire bombance lors de repas dits intimes ou de dîners somptueux, en somme faire la fête où fusent l'esprit mais aussi le rire, et François Jaubert ne sera pas en reste pour paraître dans des revues et amuser le beau linge. Au printemps 1901, la première revue intitulée « Quo vadis » révolutionne la ville où il n'y a encore ni galas ni soupers fleuris, pas le moindre dancing, sans parler de cinéma. Le cercle est transformé en maison romaine, le jardin couvert d'un vélum et orné de statues. Parmi les invités reçus au son de la trompette, des femmes portant des diadèmes de perles, des personnages chaussés de cothurnes, drapés de toges, et Jean Lorrain incarnant en costume byzantin un ambassadeur d'Orient.

En 1939, L'Artistique commencera de décliner, mais François Jaubert ne sera plus là pour le voir. Pendant

longtemps le cercle ne fut plus qu'une salle de jeu où de vieilles personnes jouaient au bridge, et j'imaginais que la lumière y était jaune pisseux jusqu'à ce que je rencontre dans un collège où nous étions pions tous les deux un adorable étudiant qui y passait de nombreux après-midi. Lorsque je suis entrée à L'Artistique, dans les années 1980, il était en ruine. En conséquence, on avait consenti à en laisser l'usage à des artistes qui installèrent de petits ateliers dans les sous-sols, c'était assez lugubre. Il y eut quelques expositions à l'étage, des performances dans le théâtre, l'affaire ne prenait pas. Il me semble voir le clown, performer, l'artiste Ben sur la scène, mais le rire restait en travers de la gorge, comme si décidément à L'Artistique il n'avait pas franchi la guerre.

Pas plus que Maurice ni François. Haydée qui leur survivra ne se prénomme pas non plus comme il est écrit sur l'acte de naissance. L'a-t-on surnommée ainsi en souvenir de la fille du pacha et amante du comte de Monte-Cristo ou du personnage éponyme de l'opéra-comique d'un certain Daniel Auber ? Je ne sais pas grand-chose d'Haydée sinon que sa vie n'a rien d'un opéra-comique. Lorsque François l'épouse à Florence, elle est orpheline. Sans doute est-elle venue vivre à Florence après la mort de ses parents, chez sa sœur aînée car son beau-frère est témoin du mariage, Giuseppe Ricci de Castelnuovo, officier de l'armée